

STOP

Si vous souhaitez recevoir notre catalogue
et être tenu informé de nos publications,
envoyez vos coordonnées en citant ce livre à :

La Manufacture de livres, 101 rue de Sèvres, 75006 Paris

ou

contact@lamanufacturedelivres.com

ISBN 978-2-38553-018-1

www.lamanufacturedelivres.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

STOP

68 auteurs et autrices disent Stop

2023

«Ceux qui luttent ne sont pas sûrs de gagner,
mais ceux qui ne luttent pas ont déjà perdu.»

Bertolt Brecht

Tout commence par un courriel d'Olivier Bordaçarre, ami écrivain, envoyé en novembre 2022.

STOP Une aventure collective

Le système du capitalisme sauvage et mondialisé a deux effets concomitants : la destruction de l'humain et la destruction de la nature.

Par ces effets pervers – famines, guerres, destruction de l'habitat et accaparement de terres, déplacements de population, pollutions extrêmes, destruction de la biodiversité, réduction de la vie à la survie, drames sociaux, catastrophes climatiques, dissolution de la solidarité et compétitions, dévastation des océans et des forêts primaires, dislocation des liens humains, pillages des territoires vierges ou peuplés et élevages intensifs contaminants, rejets massifs de polluants dans les sols, les eaux et l'atmosphère, corruption des dominants et répression des faibles, bouleversement des saisons, pouvoir nuisible des oligarchies et multiplication des richesses d'une minorité sinistre, paradis fiscaux, oppressions, emprisonnements et assassinats d'opposants, exclusions, discriminations et surveillance

généralisée, ostracismes et exils forcés, pandémies, impérialismes, conflits de territoire, protectionnisme, nationalismes, disparitions irréversibles d'espèces animales et végétales, paupérisation, repli, méfiance et peur, chômage, exploitations et délocalisations, perte de l'espoir, dépressions, suicides, destruction de services publics, destruction de l'éducation, destruction de l'accueil des enfants, des vieux, des handicapés, des démunis et des malades, destruction de la pensée créatrice au profit de la bêtise télévisuelle et des réseaux sociaux, insécurité sociale, professionnelle, sanitaire, colonisations, dictatures financières, projets industriels inutiles et néfastes, justice injuste, écarts colossaux entre profits de quelques-uns et besoins de la majorité, colères, émeutes, révoltes réprimées, emprisonnements et tortures, contrôles, sanctions, interdictions, dérèglementations, censures, monopoles, amendes, condamnations, sacrifices, financiarisation des existences, argent, argent, ARGENT – par ces effets pervers, donc, le capitalisme a fait entrer l'humanité dans une nouvelle ère : l'anthropocide, la destruction méthodique et programmée des hommes et des femmes de la planète.

Il y a des périodes de l'histoire particulières où, comme l'affirme Sandra Lucbert, « la hauteur des enjeux, des urgences et même des périls nous requiert ».

Écrire, donc, pour dire STOP, pour dire l'autre futur, la vie.

Ce bloc de mots, balancé au milieu d'écrivains, de poètes, d'illustrateurs, est devenu ce livre – pavé riche de mots-ciseaux pour fissurer la couche de désespoir et voir apparaître une petite possibilité d'espérance à poursuivre.

Car ce sont bien des mots qui sans cesse nous sont volés, falsifiés, tronqués, cachés, dévoyés. Les poètes sans cesse peuvent poser les mots à la place qui leur revient, qu'ils puissent se retrouver, en

intégrité, dans le bon sens, l'ouverture et la brillance. Aragon dans « L'homme contre les nuages » l'écrit : « Veillons aux mots, veillons à ce que toujours les mots demeurent les serviteurs fidèles de la réalité, et ne servent point à son camouflage. »

Il est d'autant plus utile de poser des mots car ceux-ci sont brutalement occultés par des chiffres, des chiffres et des chiffres, des nombres et des pourcentages. Que se cache donc derrière ces pour cent, et tous ces milliards de millions de mille... et plus que moins, brandis sans cesse, assésés et commentés à l'infini ? Le monde baigne dans des bassines de chiffres où se vautrent dirigeants politiques, industriels, financiers, suivis de tout un petit monde d'experts, de conseillers en tous genres, de techniciens, de lobbyistes, de journalistes. Ils ne sont plus que comptables vides de mots, vides de toute pensée, vides d'humanité. Et ça patauge sec.

La littérature est l'endroit où se croisent les destinées humaines, sorte de continent où l'imaginaire frotte le réel, où écrivains et lecteurs s'animent pour jouer de la « comédie humaine ». La littérature est alors contenue dans de petits pavés, blocs de feuilles-livres qui s'insèrent dans le flux du commerce pour rejoindre la tyrannie des chiffres. Nombre de papiers de com', nombre d'éditos, nombre de critiques pour un nombre de lectrices, de lecteurs et enfin un chiffre d'affaires, le CA : l'ESSENTIEL.

La littérature, les « arts », le théâtre, le cinéma, la musique, les arts « dits plastiques » deviennent des objets de consommation et entrent ainsi lentement mais sûrement dans le dési-li-re du capitalisme qui, pour en augmenter le rapport, la fabrique du CA, se pique de répondre aux envies des gens, des publics en tordant

STOP

mots, signes et esprits afin de rendre digestes et consommables les objets ainsi fabriqués.

Alors face à la destruction de l'humain, à la destruction de la nature qui s'approche plus vite encore, comme l'écrit Olivier Bordaçarre, il est plus qu'utile, plus qu'urgent que les écrivains comme les artistes affrontent dans un face-à-face sans détour « la geste » politique menée dans cette nouvelle ère qu'est le capitalocène. Il ne sert à rien de vouloir cacher, ralentir, de vouloir atténuer la violence mortifère de ce devenir prévisible et fortement documenté. Il faut tout au contraire placer des mots lourds derrière ce STOP, début de révolution.

Un pavé de mots lancé pour éclabousser la peur et le vide de ceux qui vivent en pensant se sauver dans des fabriques de CA tout en voulant nous noyer dans des flots de mots creux, stupides communications *baratinantes* et asphyxiantes. À nous lectrices et lecteurs d'en propager les ondes.

Alain Liévaux

Mouloud Akkouché

En attendant la fin, n'attendons pas

« Le silence exige un long cheminement d'écriture et de parole, et se taire, c'est encore parler. Le silence est impossible, c'est pourquoi nous le désirons. »

Maurice Blanchot

Redire. Mêmes mots, même impuissance. Autant se taire. Ne pas déranger la parole pour rien. Rester silencieux. Un silence à distance dans son petit coin de planète. Parler peu et jamais de la douleur contemporaine du monde. Chaque siècle porteur de la sienne. Le précédent a commencé par la barbarie en Europe. Des barbares venus de ce qu'on nommait jadis la Barbarie? Des criminels débarquant de contrées lointaines? Pas du tout. Des barbares dont certains étaient nommés maîtres de forges. Ayant envoyé toute une jeunesse crever dans la boue. Tout ça pour continuer de conserver leurs richesses et pouvoir. L'enfer des tranchées en ouverture du xx^e siècle. Autre temps, autres méthodes. Les nouveaux barbares les plus puissants sont-ils les Maîtres des Finances?

Des millions de poitrines ont défilé et hurlé « Plus jamais ça! ». Sincèrement. Personne ne voulait revivre l'enfer des tranchées. Deux décennies plus tard, d'autres barbares mêlant théorie de

« l'homme supérieur » et conquête territoriale ont plongé l'Europe dans la nuit et le brouillard. Avec entre autres une des barbaries les mieux organisées sur le plan technique : les camps de la mort. Le nazisme voulant éradiquer les Juifs, les Tziganes, et d'autres populations. La résistance a gagné le combat. Et l'aube a fini par se relever sur l'Europe. Au même moment débutait une nouvelle ère guerrière. Avec une machinerie de destruction humaine n'ayant jamais été aussi performante. De la tuerie de masse hyper sophistiquée. Mais jamais mise en œuvre.

Le premier test grandeur nature eut lieu au Japon. Sur deux villes. D'autres barbares – paradoxalement en même temps libérateurs – devenaient champions du monde. De quoi ? Du « crime de masse » perpétré en un minimum de temps. Les gagnants sont les tueurs de Hiroshima et Nagasaki. Jamais égalés depuis en nombre de morts en une poignée de secondes. N'oublions pas non plus les autres libérateurs avec leurs goulags aux millions de morts. La liste des barbares n'est pas exhaustive. Et les tueries continuent sur la planète. Avec entre autres le retour de toutes sortes de bêtes immondes (issues en partie des extrémismes religieux et de nationalismes racistes, antisémites, sexistes, homophobes, etc.). Quel peuple n'a pas de sang sur les mains ? Les barbares changent juste de visage. Leur but est toujours le même : amasser de plus en plus de territoires, essorer les ressources terrestres, maritimes, et humaines, pour devenir de plus en plus puissants. Jusqu'à être seuls maîtres du monde.

Après tout, tant pis pour l'humanité. Elle n'a trouvé que ce qu'elle cherche : sa fin. Dommage pour les humains. Mais il semble qu'il n'y ait rien à faire. La mémoire des horreurs ne durerait que le temps des deuils ? Chassez l'horreur, elle revient au galop. Que peut-on faire à son petit niveau ? Pas grand-chose. Si ce n'est constater la folie des habitants de cette planète. Surtout les puissants élus, ou non. La révolte et l'indignation n'arrêtent pas un

missile en pleine vitesse. À certains moments, mieux vaut porter un gilet pare-balles que la parole. Même avec des mots d'une très grande puissance.

Se rabattre sur ses quelques mètres carrés de globe. C'est ce que certains et certaines ont décidé. Des citoyens et citoyennes ayant choisi de faire un pas de côté. S'extraire le plus possible du fourmillement quotidien. Des individus venus d'horizons très divers. Un éloignement dans quel but ? Pour s'occuper de jardiner leur histoire. En compagnie de leurs proches. Privilégier la proximité et le ralentissement. Recréer une micro-planète en attendant la fin de la terre. Égoïsme de nantis ? Ce que d'aucuns peuvent penser. Mais libre à chacun-chacune de mener son histoire comme bon lui semble. Encore plus en nos temps incertains. Beaucoup d'entre eux sont déçus des humains. Donc d'eux aussi au fond. Une déception à juste titre. Combien parmi eux restent confiants en l'humanité ?

Au contraire, d'autres restent sur le terrain. Refusant de baisser les bras. Se battant jour après jour pour changer le monde. Prenant le risque d'être taxés de naïfs et utopistes hors réalité. Des bisounours comme on dit de nos jours. Pourtant peut-être les derniers guerriers du monde. Celles et ceux se battant pour le présent et l'avenir. Même si demain sera avalé par un astre géant brûlant tout sur son passage. Certes une échéance de la fin de l'espèce humaine à très long terme. À moins qu'un puissant ne veuille gagner le championnat du nombre de morts dans le délai le plus court. La compétition nucléaire est ouverte. Les ogives plus performantes les unes que les autres prêtes à concourir. Avec toutefois une différence avec Hiroshima et Nagasaki. Le gagnant sera aussi un perdant.

Encore des mots-constat. Ce texte ne changera rien. Ne pas l'écrire non plus. Alors autant prendre le temps de dire. Profitons de notre parole libre en démocratie. Combien de temps encore ?

Peut-être qu'à force de répéter, se répéter ; les mots et les idées, tissés en toile sans frontières, pourront générer des effets sur la réalité. Ici et là. Comme toutes ces initiatives fleurissant partout sur la planète. Certes pas le matin du grand soir espéré par plusieurs générations. Juste des lumières éparpillées dans le monde. De la lueur au gros éclairage. Les uns et les autres ne pourront les voir en totalité. À moins de parcourir la planète pour visiter les poches de résistance. Néanmoins, l'ensemble vu du ciel peut donner un beau tableau d'espoir. Sans toutefois espérer empêcher la fin de l'espèce humaine. Une fin inévitable. Nulle raison que nous soyons la seule espèce à ne jamais disparaître. Même les étoiles finissent par s'éteindre.

Pourquoi alors persister à résister et à créer ? À quoi ça sert de construire sur un futur champ de ruines planétaire brûlé par le soleil ? Pour ne pas finir trop vite. Ne pas être uniquement des « Gibiers du temps », comme le titre d'un des spectacles de Didier-Georges Gabily. Construire du mieux possible notre éphémère. Sans trop pourrir l'histoire de l'autre – proche ou lointain. Autrement dit, essayer de profiter du temps de planète disponible qu'il nous reste. Quelques millions d'années selon certains experts. Pourquoi pas travailler à ralentir le plus possible cette « folie destructrice ». Encore possible ? Sûrement très difficile. Mais ça vaut le coup de ne pas rester les bras et les esprits ballants à ne pas réagir. En tout cas, pour les individus, les peuples, souhaitant passer encore de bons petits moments sur notre bonne vieille planète. De génération en génération. Jusqu'à fermeture des deux dernières paupières de notre espèce.

Pour conclure ce texte, un passage par les années 1980. Plus précisément avec les mots d'un groupe de variétés de l'époque. Un trio nommé L'Affaire Louis'Trio. Leurs tubes passaient souvent dans les boîtes de nuit. L'une de leurs chansons était une invitation. Bien loin de la « Java des bombes atomiques » écrite par Boris Vian. D'un

MOULOU AKKOUCHE

Boris à un autre Boris – Clet (surnom du chanteur). Quelle était l'invitation du trio de Lyon ? De danser sur « notre chic planète ». Aujourd'hui. Avant la dernière danse de notre espèce.

La piste encore ouverte environ un milliard d'années.

Mouloud Akkouché, auteur de romans, nouvelles, poèmes, pièces radiophoniques, publié par Baleine, Gallimard, Albin Michel, Flammarion, In8. Dernier ouvrage paru : *Donneur*, In8.

Maryse Belloc-Richelle

La Guerre des Demoiselles

Ariège, XIX^e siècle. La population survit en symbiose avec la forêt des hautes vallées, un espace dont l'usage lui appartient. Mais un nouveau code forestier appliqué en 1829 impose une réglementation de cet usage des forêts, concernant le ramassage du bois, les coupes et surtout le pâturage désormais interdits. Les droits de marronnage, de chasse, de pêche et de cueillette sont supprimés.

Les verbalisations et saisies de troupeaux en délit se multiplient, alors que les habitants des vallées surpeuplées et pauvres ont un besoin vital des espaces forestiers. Ils ressentent ce harcèlement comme une injustice. Dans le Couserans, une rébellion s'installe, visant ceux qui font obstacle à l'utilisation libre des bois. Des bandes de paysans masqués, armés de bâtons, de fourches, de haches et parfois de fusils, déguisés pour ne pas être reconnus, affrontent les gardes forestiers, les charbonniers, les industriels, les gendarmes. Ils ont le visage noirci, une peau de mouton ou un tissu sur la tête et de longues chemises blanches. On les appelle les Demoiselles.

À Saint-Lary, vingt gardes qui veulent s'emparer des bêtes de six paysans se retrouvent face à une centaine de Demoiselles qui lancent des pierres et tirent des coups de fusil. Les gardes s'enfuient, les gendarmes envoyés en renfort subissent le même sort. Les Demoiselles s'en prennent aux charbonniers qui abattent

leurs arbres. Leur tactique est simple et adaptée à l'environnement. Elles opèrent par vagues pour susciter la peur en harcelant l'adversaire jusqu'à ce qu'il abandonne le terrain.

En janvier 1830, 400 à 500 Demoiselles défilent dans le village de Massat en criant : « À mort les gardes. » Plus de 1 000 en février. Le mouvement s'étend dans toute l'Ariège, provoque les grands propriétaires, les maîtres de forges qui surexploitent pour les usines le bois dont les pauvres sont privés. Les interventions se font plus violentes. Métairies, bâtiments et plantations détruits, granges brûlées, châteaux pillés. Les possédants ont peur. Les Demoiselles hantent la forêt sans relâche, surgissent partout, installent une atmosphère de terreur qui oblige le pouvoir à instaurer des mesures d'amnistie et à assouplir les lois de l'administration forestière.

En septembre 1830, une commission départementale des forêts est créée pour apporter des solutions à leurs revendications. Une ordonnance ministérielle restaure le droit de pacage, puis celle de mai 1831 supprime, pour l'Ariège uniquement, toutes les dispositions du code forestier qui avaient enflammé la région. Une amnistie générale est signée, les condamnés sont libérés. Pendant les vingt années qui suivent, les troubles s'atténueront pour se terminer en 1872.

La Guerre des Demoiselles est une révolte de la misère contre les riches exploitants de la forêt, pour protéger les biens de survie. Touchés dans leurs intérêts vitaux, les montagnards ont exercé leur capacité à défendre leurs droits d'usage immémoriaux. Cette contestation collective frontale est l'exemple d'un refus de la société civile de vivre selon un code injuste qui obéit à une logique économique de classe en privatisant, au profit des notables, un bien d'usage commun. La lutte menée par les villageois illustre la possibilité d'une résistance à l'offensive brutale du capitalisme contre le mode de vie et l'économie paysanne.

La Guerre des Demoiselles, comme celle des enclosures en Angleterre qui sert d'illustration au travail d'Elinor Ostrom sur les communs, habite les replis de l'Histoire et ceux de nos possibles. Certains mouvements contemporains comme *les faucheurs* s'y reconnaissent explicitement.

Au XXI^e siècle, les héros du capitalisme triomphant, lobbyistes et pourvoyeurs de fonds des élites politiques, règnent en despotes, sur un monde qu'ils contrôlent et standardisent à leur profit. Ils estiment avoir toute latitude pour exploiter sans état d'âme les forces vives et les ressources de *ceux qui ne sont rien*. Ces derniers doivent être contingentés par les lois, neutralisés dans leurs pensées, restreints dans leurs déplacements, leurs paroles, leurs plaisirs, leurs corps assujettis à des temps de labeur et de consommation imposés par décrets, toutes espérances réduites à l'à-quoi-bon.

Mais trop, c'est trop, le monde *d'en bas* n'en peut plus. Il s'ébroue, soubresaute, se soulève, montre que, malgré tout, il est fort et vivant.

Stop. Nuit debout – Gilets jaunes – Printemps arabe – Indignés – Occupy Wall Street – Révolte d'Oaxaca – Faucheurs – ZAD – Mégabassines... et bien d'autres mouvements de ce siècle entrent en résonance avec la Guerre des Demoiselles car ils revendiquent une réappropriation des communs : la rue, la place publique, les ronds-points, l'eau, la richesse produite et confisquée, l'environnement... Bien qu'ils surgissent de manière autonome, spontanée, diffuse, ils sont aussi en résonance entre eux, les gestes des uns font écho aux actes des autres, les refus des uns relaient les révoltes des autres.

Ils inquiètent l'ordre établi parce qu'ils échappent aux appareils et aux modes de protestation habituels. Ils sont protéiformes, insaisissables. Le pouvoir y réagit violemment, fiche, nasse, gaze, crève

STOP

des yeux, arrache des mains, brise des os, défigure, fait saigner, met dans le coma, tue. Or, la violence de cette réponse institutionnelle produit l'effet contraire de ce qui en est attendu. Au lieu de neutraliser les soulèvements, elle attise les colères. La rage monte. Stop majuscule: STOP!

Depuis des décennies, nos manifestations tournent autour du pot révolutionnaire. Nos sages défilés piétinent au pied du mur de l'ultra-libéralisme, et restent sans effets.

Comme l'écrit quelqu'un dans *Lundi matin*, peut-être faudra-il en arriver à *mordre l'Histoire à la nuque*, c'est ce qu'ont fait les Demoiselles. Elles ont refusé, Stop! Et elles ont gagné.

Maryse Belloc-Richelle, auteure et initiatrice des éditions La Cause du Poulailleur, membre de La Traversée, du Collectif des gens qui ne sont rien et du Collectif allons-y casquette.